



PRIX DU
PRÉSIDENT
POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS



À PROPOS DU PRIX

Le Prix du président pour les jeunes écrivaines et écrivains a été lancé en 2015 pour célébrer les talents d'écriture des jeunes de l'Ontario.

Chaque année, les élèves de la 7^e à la 12^e année sont invités à soumettre leurs nouvelles et leurs essais personnels à ce concours d'écriture dans trois catégories :

7^e - 8^e années
9^e - 10^e années
11^e - 12^e années

COMITÉ DE SÉLECTION

Franco Gutierrez a obtenu sa maîtrise en éducation de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario à l'Université de Toronto. Il est actuellement coordonnateur du Programme des pages à l'Assemblée législative de l'Ontario.

Debi LaMantia est directrice du protocole parlementaire et des relations publiques de l'Assemblée législative de l'Ontario. Elle s'y occupe de l'éducation, de la programmation publique, des communications, des services de photographie, des événements spéciaux et de la coordination des protocoles et des activités interparlementaires.

Haley Shanoff est coordonnatrice des expositions et des programmes à l'Assemblée législative de l'Ontario. Elle gère les programmes artistiques à l'Assemblée législative, y compris le Prix du président pour les jeunes écrivaines et écrivains, le Prix du livre du président et le Programme d'arts pour les jeunes.

2021 PRIX DU PRÉSIDENT POUR LES JEUNES ÉCRIVAINS

7^e - 8^e années

GAGNANTE

Bhadra Thumpayil - *D'une personne à une autre*

MENTION HONORABLE

Ysabella Yap - *Le conte d'une écrivaine*

9^e - 10^e années

GAGNANTE

Beatrice Lew - *Photos de famille*

MENTION HONORABLE

Ramona Karimi - *L'angoisse d'une femme*

11^e - 12^e années

GAGNANTE

Blaze Cucksey - *L'ultime mascarade*

MENTIONS HONORABLES

Oyinloluwa Aderibigbe - *L'album-souvenir*

Lauren Macris - *Une visite à l'épicerie en temps de pandémie*

**Ce document est une traduction du texte original.*

GAGNANTE (7^e - 8^e années)

Bhadra Thumpayil - *D'une personne à une autre*

Tout commença avec une jeune fille. Ses boucles châtaines rebondissaient joyeusement ce jour-là, alors qu'elle se promenait le long du champ. Le ciel était d'un bleu magnifique, et des nuages moelleux comme de la barbe à papa parsemaient l'azur. Les oiseaux gazouillaient dans le lointain, leurs trilles accompagnant le meuglement distant d'une vache. Un vent doux vint secouer légèrement les feuilles du tout jeune chêne niché dans les bras de la fillette. Elle fit un sourire resplendissant, un sourire qui scintilla sur les fragiles petites branches avec l'éclat de mille soleils. Elle voyait déjà le chêne devenir grand et fort. D'ailleurs, son frère lui avait toujours dit d'être comme un chêne. Grande et forte tout en étant calme et inflexible. Les souvenirs défilèrent devant ses yeux quand l'image de son frère traversa son esprit. Elle se revit courir sur ce même terrain, son frère juste derrière elle, tous deux à rire et glousser. Lui en train de tamiser la farine pour les crêpes, trop rapidement, un nuage blanc marquant sa joue. Les calèches traversant les rues pavées de ce lieu animé nommé Toronto, où la jeune fille et son frère flânaient, explorant chaque coin et recoin, s'enivrant de la vue et du bruit. Ils s'étaient beaucoup amusés ce jour-là. Alors, son souvenir le plus récent de son frère lui revint en mémoire. Le sifflet du train crevant l'atmosphère alors que la jeune fille saluait désespérément son frère, qui était dans le train, vêtu de pied en cap d'un uniforme militaire. Tous deux avaient les yeux remplis de larmes, mais le départ était inévitable.

« Je dois partir à la guerre, lui avait-il dit plus tôt ce jour-là. Pour aider les gens. J'écrirai dès que j'en aurai l'occasion, mais d'ici mon retour, resteras-tu forte pour moi? »

Elle avait acquiescé tristement, et une promesse intérieure, celle de ne jamais perdre espoir, avait fleuri dans son cœur. Le train avait amorcé son départ de la station. Tout le monde sur le quai agitait la main, en guise d'adieu. La fumée du train avait rapidement avalé le dernier wagon, le balayant hors de vue.

Ce souvenir remontait à deux ans plus tôt.

À cet instant, une légère brise ramena la jeune fille à la réalité, et elle reporta son attention sur le petit chêne. Son sourire vacilla un peu, son expression se teinta de tristesse. Délicatement, elle posa le jeune chêne par terre et s'accroupit pour placer son regard au niveau des toutes petites feuilles. « Moi, c'est Vera, murmura-t-elle, d'un ton aussi doux qu'une plume effleurant le sol. M'entends-tu, petit chêne? » Son accent était celui d'une personne qui vivait à la campagne, épaissi par la sucrosité du sirop.

Lentement, elle se servit de la pelle qu'elle avait apportée pour creuser un petit trou, délogeant la terre fertile, pelletée après pelletée. Le bruit rythmé de la pelle s'enfonçant dans le sol vibrait dans ses oreilles, alors que quelques mèches rebelles s'échappaient du ruban bleu qui les retenait, tombant devant ses yeux. Quelques coups de pelle encore suffirent pour former un trou juste assez profond pour que le jeune chêne y pose ses premières racines. La fillette s'empara de la plante par le bas, plongeant les doigts dans le pot dont il avait fait son foyer. Ses mains calleuses tachées de terre, elle transféra la plante craintive dans le trou. Avec précaution, elle se servit de la terre pour maintenir le jeune chêne en place, tout en fredonnant un air triste. De temps en temps, elle souriait à l'arbre pendant son labeur pour essayer de le couvrir d'apaisement. Lorsqu'elle eut terminé, elle se pencha en arrière et tenta d'épousseter la terre brune qui tachait sa jupe jaune.

« Tante Bessie sera horriblement mécontente quand elle verra ma robe souillée, commenta-t-elle. Je lui ai pourtant dit que des pantalons seraient plus appropriés. » Se tournant vers le jeune chêne, elle effleura l'une des fragiles feuilles. « Mais bon, nous y mettons tout ce que nous avons pour que tu deviennes grand et fort. Comme ça, quand mon frère reviendra, il te verra dans toute ta splendeur. »

Elle esquissa un sourire en coin au jeune chêne, maintenant droit. Même si son sourire ne se voyait pas dans son regard, quelque chose d'autre luisait dans ses iris d'un vert sombre. L'espoir.

« La lettre de Charlie est arrivée la semaine dernière. Il dit qu'il va plutôt bien et qu'il espère que tante Bessie et moi vont bien aussi. » Un soupir lui échappa. « Nous sommes en sécurité ici, alors je suppose que je vais bien. Il y a des pénuries, mais la situation est bien pire ailleurs. Chaque jour, nous recevons de mauvaises nouvelles. Beaucoup périssent et laissent derrière eux des familles endeuillées. Cette Grande Guerre est désastreuse. Même maman a dû apporter son aide. Au moins, Charlie et maman sont encore en vie, mais j'ai peur quand je pense à ce qui pourrait leur arriver. » Elle leva les yeux vers le ciel, laissant les rayons du soleil nimer son visage. « Pour le moment, je suis là à embêter tante Bessie. Elle se plaint que je finirai par lui faire faire une attaque, un jour ou l'autre, avec mon vilain comportement. Elle ne cesse de dire la même chose, qu'une jeune fille de quatorze ans ne devrait pas passer ses journées à se salir les mains dans les champs. Je m'y oppose de tout cœur. » Alors, sa phrase se ponctua d'un nouveau soupir, qui vibra de mélancolie et de découragement. « Je suis convaincue que ma famille reviendra. Mais, jusqu'à ce jour, je t'aiderai à grandir, mon petit chêne. Tu seras mon flambeau. Tu n'auras rien à craindre, car je serais toujours à tes côtés. » Elle enfonça les mains dans ses poches, en tirant quelque chose avec un enthousiasme renouvelé. Un minuscule coffret en bois trônait sur sa paume. Des motifs délicats étaient gravés à la surface du bois dur, et des charnières en métal sur les côtés permettaient à la bouche de bois de s'ouvrir et de se refermer. Un morceau de papier usé, dont la surface blanche était striée de plis, apparut dans son autre main. Des lettres, accusant de légères bavures, avaient été inscrites sur la feuille, lui insufflant la vie par des mots écrits de la main même de la jeune fille. Elle plia le papier minutieusement en suivant les plis. Un bruit vint briser le silence lorsque le coffre en bois s'ouvrit pour révéler son contenu. Doucement, le petit morceau de papier voleta jusqu'à la boîte et s'abrita dans ces murs en bois sombre. La jeune fille rabattit le clapet et le coffre émit un bruit sec et satisfaisant en refermant ses mâchoires. Elle ramassa la pelle abandonnée, puis creusa un petit trou dans la terre molle, juste devant le bébé chêne. Elle saisit le coffre posé au sol et le déposa dans le trou telle une graine. De ses deux mains, elle recueillit la terre fertile qu'elle avait amassée et en recouvrit le coffre jusqu'à ce qu'il disparaisse. Sur ce, elle se releva, laissant les chaussures usées qui ornaient ses pieds toucher le sol. Elle laissait derrière elle des morceaux d'espoir, petits, mais puissants, enfouis dans les racines du jeune chêne et dans le ventre du coffre enterré juste devant lui. L'envie de voir sa famille à nouveau réunie, le monde à nouveau en paix. Même si l'espoir lui-même avait pâli comme le soleil se couchant dans ses yeux quand son frère avait été blessé à la crête de Vimy et quand sa mère avait été déclarée disparue, il était lové dans cet arbre naissant, destiné à voir un futur où les pays seraient libérés des affres de la guerre.

Le temps s'évola comme le vent d'ouest. Le jeune chêne grandit, plantant ses racines remplies d'espoir dans le sol pour créer tout un réseau. Peu de gens passaient devant l'arbre toujours grandissant : il n'était qu'un élément du décor dans un monde qui s'avançait vers l'avenir. Le terrain dont le chêne avait fait sa demeure fut morcelé, pavé de chemins serpentant la terre. Les brins d'herbe longs et clairsemés qui parsemaient le sol avaient disparu et laissé place à un gazon court et touffu. Beaucoup de gens parcouraient les routes pavées, laissant leurs empreintes, laissant leurs marques. Pourtant, personne ne prêta jamais attention au chêne qui n'était plus si jeune. Jusqu'à cette nuit calme et silencieuse. Les feuilles voletaient vers le sol, peignant un mirage d'orange clair et de rouge ardent, où pointait parfois du vert. La lune était haute dans le ciel et souriait aux branches presque nues du chêne. Le murmure d'un ruisseau s'entendait au loin et peuplait l'atmosphère qui autrement n'aurait été qu'un vide. À la limite d'un chemin particulièrement long, une silhouette sombre, voûtée par la mauvaise humeur, s'avançait tranquillement vers l'endroit où trônait l'arbre. À chacun de ses pas, des craquements résonnaient dans l'air, au son de la grave mélodie du vent. Alors que la silhouette se rapprochait de l'arbre, les rayons de la lune levèrent le voile sombre qui recouvrait ses traits. C'était un garçon, pas plus âgé que seize ans, le visage placardé d'une expression indifférente. Ses yeux d'un gris surprenant lacéraient l'ambiance glaciale et regardaient droit devant. Ses pas continuèrent à battre le chemin, dérangeant et faisant voler les feuilles. Un sac à dos était pendu à son épaule et lui frappait le dos alors qu'il s'avançait, tel un rappel constant de ce qu'il s'apprêtait à faire. Soudain, ses tennis crissèrent. Le garçon s'était arrêté complètement, juste devant l'arbre. Lentement, ses yeux firent face au tronc robuste. D'un geste hésitant, il suivit des doigts les stries et les sillons de l'arbre. Une pointe de fascination illumina ses traits tandis qu'il contemplait le chêne. Il ignorait pourquoi il était tombé sur cet arbre en particulier et pourquoi il l'intéressait. Tout ce qu'il savait, c'était qu'une force quelconque l'avait attiré là. Passant la main sur le bois, le garçon finit

MENTION HONORABLE (7^e - 8^e années)

Ysabella Yap - *Le conte d'une écrivaine*

Pour ces gens qui, en donnant l'exemple, ont redéfini les mots « courage » et « héroïsme ».

– Pour les férus de lecture, la bibliothèque est ce qui se rapproche le plus de la magie, lança Minka. C'est une pièce large et circulaire surmontée d'un dôme en verre qui laisse passer les rayons du soleil pour illuminer les lieux. Il n'y a pas un grain de poussière sur le plancher d'émeraude. Les murs sont ornés d'une fresque recréant le paysage verdoyant des collines. D'imposants piliers de marbre se dressent comme des sentinelles et scintillent comme s'ils étaient polis chaque jour. Ils sont alignés le long des murs et séparés entre eux par des étagères de dix tablettes. En face des étagères, des tables en bois teintées en brun et flanquées de chaises à coussin peuplent le milieu de la bibliothèque pour accueillir les invités.

Minka referma son cahier après avoir lu son paragraphe descriptif. Elle reporta son attention sur l'écran d'ordinateur devant elle. Quelques secondes s'écoulèrent avant que M. Duke, son enseignant à distance, ne commente son travail.

– Wow, tu as vraiment du talent pour l'écriture, Minka, complimenta-t-il. Les descriptions étaient toutes saisissantes. Je sens que tu as mis de la passion dans ton devoir. Excellent travail!

– Merci monsieur, répondit-elle allégrement.

– Alors, les 8^e année, interpella M. Duke. Tout le monde présentera son paragraphe la semaine prochaine. En attendant, je vous encourage à profiter du plein air et du temps avec votre famille. Je sais que les circonstances sont difficiles, avec la COVID-19, mais n'oubliez pas de prendre soin de vous et rester prudents quand vous vous amusez. Nous allons nous en sortir tous ensemble. Passez tous une bonne fin de semaine! »

M. Duke se déconnecta du cours en ligne, tout comme les élèves.

Minka éteignit son ordinateur et se leva. Elle se rendit à sa coiffeuse et noua ses longs cheveux bruns, couleur cannelle, en une queue de cheval. Le miroir lui renvoyait le reflet de deux yeux aux nuances noisette, dont le sourcil gauche était rompu par une cicatrice. On lui avait toujours dit qu'elle ressemblait à sa grand-mère dans sa jeunesse. Soudain, Minka se sentit abattue en pensant à cette dernière, qui se trouvait actuellement à l'hôpital Michael Garron, combattant de toutes ses forces le coronavirus qui avait attaqué son corps âgé et frêle deux semaines plus tôt. Minka faisait des cauchemars à l'idée de la perdre; elle n'était pas encore prête à laisser partir sa grand-mère.

Minka secoua la tête pour se débarrasser de cette horrible pensée. « Mamie ira bien », se rassura-t-elle.

Revenant vers son bureau, elle attrapa son journal en cuir et un stylo. Elle sortit de sa chambre, dévala les escaliers et déboula dans la pâtisserie de sa tante, qui se trouvait juste en dessous de leur appartement. La pièce rectangulaire avait des murs de couleur pastel et des tables circulaires. Les présentoirs en verre étaient garnis d'un assortiment de biscuits et de cupcakes alléchants. Des affiches tapissaient les murs et disaient « Lavez-vous les mains fréquemment ». Certaines mettaient en garde : « Pas de masque, pas de dessert! »

– Oh, bonjour ma chérie!

Minka aperçut sa tante en train de désinfecter le comptoir. C'était une femme mince aux cheveux noirs en

par s'asseoir par terre, d'un mouvement qui trahissait une légère détresse. Fouettant l'air de son sac à dos, il le posa sur ses genoux et tira sur la fermeture éclair. Les dents de fer s'écartèrent pour dévoiler une petite boîte et une pelle, emballées dans du tissu. Alors, une main plongea dans le sac pour sortir rageusement la boîte. Des larmes brûlantes surgirent au coin de ses paupières avant de se déverser telle une averse torrentielle. Il arracha le couvercle de la boîte, le mettant de côté d'un mouvement affaibli. Ses forces se dissipèrent lorsqu'il extirpa une pile de photos, qu'il agrippa si fort que ses doigts y créèrent des plis. Des gouttelettes salées éclaboussèrent la photo, une bruine sur les images colorées. La première photo représentait une famille de trois personnes devant un sentier forestier. Ils avaient tous un sourire éclatant et se tenaient bras dessus, bras dessous. Un inconnu qui aurait jeté un coup d'œil à la photo se serait probablement dit que c'était une famille heureuse. Mais le garçon connaissait la vérité. C'était une famille déchirée en mille morceaux. Une famille brisée.

Sa famille brisée.

Il remit les photos dans la boîte, tandis que les sanglots le déformaient tout entier. Il avait passé des années et des années à endurer des abus psychologiques constants, à se faire dire qu'il n'était pas assez brillant et que rien ne l'attendait à part l'échec. Il avait passé seize ans dans cette maison, à essayer si fort de satisfaire des parents qui ne pouvaient jamais être satisfaits. Ils passaient toute leur colère sur lui, l'accablaient de sévères réprimandes et l'atterraient par toutes leurs piques. Tous ces souvenirs cuisants défilèrent dans sa tête alors qu'il remettait le couvercle sur la boîte et s'emparait de la pelle. La pointe en métal buta contre la terre durcie, excavant le sol pour en déloger des mottes. Ce fut à cet instant que retentit un bruit sourd. Les traits animés par la confusion, le garçon se pencha pour saisir l'obstacle rencontré par sa pelle. En lorgnant dans le trou sombre, il pouvait distinguer un petit objet de forme rectangulaire. Il s'en empara, comme pour débrancher une fiche électrique, essayant de le dégager de toute la terre incrustée. C'était un coffret, pas plus grand que la paume de sa main. Plutôt petit pour un objet de ce type. Sa paroi de bois moisie refroidissait la peau où le coffre était posé, encore croûté d'un peu de terre. Il fit l'objet d'un examen curieux. Le garçon étudiait les motifs délicats, incapable de deviner ce que l'écrin contenait. Deux gestes vifs, et le coffret s'ouvrit, laissant apparaître le morceau de papier plié. Le garçon lissa très délicatement la feuille jaunie par le temps, le regard brûlant de curiosité. Le papier tout abîmé se déplia; les bordures émiettées par le moindre effleurement. Des gribouillis et des éclaboussures recouvraient sa surface, formant un petit message. Une date avait été griffonnée dans le coin, presque invisible. Le garçon faillit pousser une exclamation de surprise en reconnaissant la date. C'était le 22 février 1917. Plus d'une centaine d'années plus tôt. L'émerveillement lui remplit les veines, alors qu'il poursuivait sa lecture et tentait de discerner les quelques mots inscrits. Il plissa les paupières pour voir à travers le brouillard des légères taches d'encre.

L'espoir. Quelle drôle de chose, n'est-ce pas? Même dans l'adversité, nous ne pouvons nous empêcher de nous accrocher à une minuscule lueur d'espoir. Certains y voient un aveuglement. Peut-être est-ce parfois le cas. Je ne cesserai pas pour autant d'espérer, car, je crois, l'espoir nous insuffle un semblant de force et de réconfort. Peu importe les obstacles auxquels vous faites face, ayez un peu d'espoir. Cela vous aidera, même si ce n'est qu'un peu, à trouver une voie. Je sais que ce sera le cas pour moi.

Il n'y avait aucune signature. Rien que ce message. Le garçon sentit un souffle d'espoir s'éveiller en lui à la lecture de la dernière phrase. Il pourrait s'en sortir, il le savait maintenant. Il remit le coffret dans son trou, pensant aux suivants qui pourraient le découvrir, tout comme lui. Eux aussi pourraient retrouver un espoir auparavant perdu. Le garçon était fasciné par le pouvoir de ces simples mots de susciter en lui tant d'émotions. Il leva les yeux vers le ciel, remerciant la personne qui les avait écrits. Peut-être avait-elle trouvé la voie qu'elle cherchait. Il l'espérait.

Calme et fort comme un chêne, il extirpa un stylo des profondeurs de son sac à dos. Il griffonna un court message sur le couvercle avant d'enterrer la boîte. Un dernier adieu à son passé. Peut-être qu'un jour, quelqu'un tomberait sur ses mots. Des mots de sagesse et de force passés d'une personne à l'autre. Une trace. Le tout, enfoui sous le chêne.

coupe carrée et des yeux en amande, couleur marron. Son tablier était taché de farine et de chocolat fondu.

– Prends-toi un beigne, lui dit tante Briar. Tu as l’air affamée.

Minka ouvrit un des présentoirs et saisit un beigne à la fraise avant de s’installer à l’une des tables. Elle ouvrit son journal et parcourut les nouvelles qu’elle y avait écrites, se rappelant ses leçons d’écriture avec mamie. Il y avait des aventures de pirates, de la science-fiction avec des voyages dans l’espace, des légendes de superhéros et, ses préférés, des fables fantastiques. Elle chercha une page blanche et commença à écrire quelques idées pour une nouvelle histoire.

– Ah! Minka! lança tante Briar. J’ai oublié de te dire qu’il y avait eu 4 700 cas de COVID aujourd’hui.

– Quelle horreur! s’exclama Minka.

DRING! Tante Briar sortit son téléphone de sa poche arrière et observa l’écran.

– C’est le MGH, annonça-t-elle à Minka, qui bondit de sa table pour s’approcher, avide d’information.

– C’est sûrement mamie, dit Minka, tout sourire.

–Allô? dit tante Briar.

Elle hocha la tête tout en écoutant la personne à l’autre bout du fil. Minka tendit l’oreille, mais ne parvint pas à saisir la conversation. Brusquement, tante Briar recouvrit sa bouche d’une main. Ses yeux s’embuèrent et son nez rougit.

– Que se passe-t-il? demanda Minka, souhaitant désespérément connaître la raison des pleurs de sa tante. Cette dernière ne répondit pas. Toutefois, elle continua à hocher la tête, les joues baignées de larmes.

– D’accord... Merci beaucoup, dit tante Briar d’une voix cassée.

Elle raccrocha et glissa à nouveau le téléphone dans sa poche.

– Qu’est-ce qui s’est passé? s’enquit Minka. Quand est-ce que mamie va rentrer?

Tante Briar essuya ses larmes et attrapa le visage de Minka entre ses mains, rivant son regard au sien. Elle entrouvrit les lèvres, mais aucun son n’en sortit. Elle finit par secouer la tête, des larmes plein les yeux.

– Mamie est... balbutia-t-elle. Je suppose qu’il était temps pour mamie de déployer ses ailes... et... et de voler jusqu’au... au ciel.

Minka fixa sa tante, l’esprit entièrement vide. La seule chose qu’elle entendait était le rythme affolé de son cœur. Elle avait l’impression qu’une épée glacée l’avait tranchée de l’intérieur. Ses yeux devinrent une fontaine de larmes. Minka comprenait ce qu’avait dit sa tante, mais refusait de l’accepter. Impulsivement, elle courut pour s’éloigner d’elle et remonter dans sa chambre, le cœur brisé en mille morceaux.

Les semaines suivantes furent douloureuses et remplies de ressentiment pour Minka. Depuis la mort de sa grand-mère Anita, elle avait à peine adressé la parole à sa tante. Elle ignorait les messages et les appels de ses amis, ne participait pas à ses cours en ligne et avait cessé de faire ses devoirs. À chaque fois qu’elle écoutait

les nouvelles concernant le nombre de cas et de décès de la COVID-19, elle se sentait déprimée. Plongée dans la peur du virus et dans le deuil qui avait frappé sans famille, elle avait l’impression d’être d’autant plus misérable, à devoir rester à la maison pour étudier à distance. Le pire, c’était qu’elle avait arrêté l’écriture : l’unique chose que sa grand-mère lui avait demandé de ne pas abandonner.

– N’arrête jamais d’écrire. C’est une des seules choses au monde qui crée véritablement de la magie. Vautrée sur son lit sans prêter attention au cours d’anglais se déroulant à l’écran de son ordinateur, Minka repensa aux mots de sa grand-mère.

Sous son oreiller, elle saisit son iPad et commença à jouer à Roblox. Ce jeu vidéo était son remède miracle, mais il semblait incapable de l’aider à faire le deuil de sa grand-mère. Après un court instant, l’iPad lui sembla plus lourd.

WOUUUH!

Minka bondit hors de son lit en se demandant ce qu’était ce bruit. Elle en chercha la source et s’exclama :

– Ouah!

La porte de sa chambre était maintenant dorée. Sa mâchoire se décrocha à tel point qu’elle aurait pu toucher le sol.

– Mais qu’est-ce qui se passe? se demanda-t-elle dans un murmure.

La poignée en verre tourna d’elle-même, et la porte s’ouvrit. Pourtant, à la place des escaliers menant au salon, elle vit une forêt verdoyante, illuminée par des rayons de soleil qui passaient à travers les feuilles des arbres; un sentier sinuait à perte de vue.

Minka eut le souffle coupé à tel point qu’elle faillit s’étouffer. Elle se gifla pour voir si cette vision disparaîtrait. Mais non. Cela faisait longtemps qu’elle n’avait pas senti sa poitrine se gonfler d’enthousiasme. Que cette vision ne soit qu’un rêve ou la réalité, peu importe, Minka voulait se plonger dans l’expérience, car une curiosité d’aventurière s’était emparée d’elle.

Elle franchit la porte devenue dorée, et celle-ci se referma derrière elle avant de disparaître dans un nuage de fumée étincelant. Alors qu’elle explorait la forêt en souriant d’étonnement, elle s’émerveilla devant toute cette beauté. Il lui semblait que sa fascination augmentait au fur et à mesure qu’elle avançait. L’air frais lui remplissait les poumons, les rayons du soleil lui réchauffaient le visage, des créatures des bois attiraient son regard et le sifflement du vent chantait dans ses oreilles.

Minka suivit le sentier jusqu’à ce que la forêt s’éclaircisse. Rapidement, elle trouva une partie dégagée d’où elle aperçut des collines tapissées de fleurs sauvages colorées. Des montagnes escarpées se profilaient au loin, coiffées d’un arc-en-ciel. Le lieu pittoresque semblait sortir tout droit d’un conte de fées, si bien que Minka sentit son cœur se bomber d’émerveillement.

Elle s’engagea sur la pente des collines et aperçut un saule pleureur planté au milieu du paysage. Certaines de ses racines serpentaient sous un banc de pierre posé en diagonale contre son tronc; une femme y était assise tranquillement, jouant avec des papillons violets qui voletaient autour d’elle. Minka la reconnut immédiatement et courut vers elle. En la voyant s’approcher, la femme se leva et ouvrit grands les bras. Minka y plongea aussitôt.

– Mamie! s’écria-t-elle.
Elle releva les yeux vers le visage bienveillant de sa grand-mère. Les yeux aux nuances noisette de cette dernière se plissèrent sous son sourire, ridant encore plus son visage. Ses longs cheveux blancs retombaient sur ses épaules, en harmonie avec sa robe blanche toute simple.
– Minka, ma chérie! murmura mamie.

– Comment ça se fait que tu sois là? Je pensais...

Sa voix se brisa.

– Oui, c’est le cas, dit-elle. Mais mon âme a eu l’autorisation de te rendre une dernière visite.

– Où sommes-nous?

– Pour l’instant, disons... que nous sommes dans notre propre petit conte de fées. Je suis venue pour te rappeler quelque chose de très important. Je sais que tu as arrêté d’écrire depuis mon départ.

Honteuse, Minka baissa la tête.

– C’était dur, répondit doucement Minka. À chaque fois que je pensais à écrire, je pensais aussi à toi. J’ai déjà perdu maman et papa quand j’étais petite. Et puis toi... qui m’as élevée...

Minka battit des cils pour chasser ses larmes.

– Je voudrais te montrer quelque chose, lui dit mamie.

Elle pointa en direction d’une illusion qui apparut devant elles : un chevalier et un dragon rouge. Le dragon cracha des flammes en direction du chevalier, mais ce dernier se protégea avec son bouclier avant d’attaquer le dragon avec son épée.

L’illusion changea : c’était un petit garçon maigrichon qui se tenait devant un autre garçon grand et musclé. Le plus grand frappa le plus petit, mais il esquiva le coup. Alors, il s’approcha du plus grand et se mit à lui parler, la mine grave. Minka ne pouvait rien entendre, mais elle devinait qu’il se défendait, étant donné que la brute semblait déroutée.

– Que vois-tu? lui demanda mamie.

Minka observa les deux mirages et haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Je vois un chevalier qui combat vaillamment un dragon comme dans les contes de fées. Puis, il y a un gamin courageux qui se défend contre une brute.

L’illusion du dragon et du chevalier se transforma brusquement en une adorable petite fille portant une robe rose, qui offrait une corbeille de fruits à une vieille dame en haillons. Juste après, elle vit une fillette aidant un vieil homme à se redresser.

– Et là, que vois-tu? demanda à nouveau mamie.

– Euh... Je vois un genre de princesse en train de donner à manger à une dame. Puis, il y a une petite fille qui aide un vieux monsieur à se relever.

La scène se mua en un homme vêtu d’une cape pointant un sceptre scintillant vers un énorme loup noir. Une famille de quatre personnes terrifiées se tenait derrière lui. La scène disparut pour laisser place à une femme âgée, allongée dans un lit d’hôpital, submergée de tubes et de fils. Les infirmiers et les médecins en combinaison de protection s’activaient autour d’elle, tentant désespérément de lui sauver la vie. Un des médecins utilisait un défibrillateur pour réanimer la femme.

– Maintenant, que vois-tu? demanda mamie, une fois encore.

Minka n’aimait pas cette nouvelle image, mais elle répondit tout de même.

– Il y a un sorcier qui protège une famille d’un loup. Puis, il y a des infirmiers et des médecins qui essaient de sauver la vie d’une femme. Ils portaient de l’équipement de protection; la patiente devait avoir la COVID-19.

C’était sa déduction.

– Exact, ma chérie, dit mamie. Les illusions avaient toutes quelque chose en commun. Sais-tu ce que c’était? Minka y réfléchit. Apparemment, il y avait un facteur commun entre tous. Alors qu’elle se repassait les illusions, la réponse se forma lentement dans sa tête.

– Les personnages imaginaires, dit-elle. On aurait dit... des symboles.

Mamie acquiesça d’un air satisfait.

– Mais quel est le rapport? s’enquit Minka.

– Le petit garçon, la petite fille, les infirmiers et les docteurs étaient réels, expliqua mamie. Ils avaient tous lu les histoires des personnages imaginaires qui les ont poussés à surmonter les obstacles.

– Oh, mamie, ce ne sont que des histoires!

– Ce ne sont pas que des histoires, rétorqua passionnément mamie. Tu peux aider un enfant à se défendre contre une brute grâce à l’histoire d’un chevalier qui tue un dragon. Tu peux apprendre la compassion à une fillette en lui contant l’histoire d’une princesse venant en aide aux malheureux. Tu peux encourager des héros oubliés à continuer leurs actes héroïques grâce au mythe du sorcier protégeant une famille. Les symboles puissants ainsi que les leçons importantes et inestimables derrière ces histoires poussent les gens à faire le bien. Motiver les autres grâce à l’écriture, c’est de la magie en soi.

Mamie pointa en direction des illusions. Des gens avec des masques et d’autres avec des visières marchaient dans une rue. Pourtant, malgré leurs ensembles de protection, Minka pouvait voir leur tristesse.

– Ce sont des jours sombres, lui dit sa mamie. Peut-être qu’une écrivaine de talent peut changer ça. Je t’ai vu grandir pour devenir l’autrice que tu es aujourd’hui. Tes histoires sont lourdes de sens et remplies de passion... Ce sont les ingrédients pour qu’une histoire soit fascinante, captivante et inspirante. Tu as un avenir dans l’écriture. Fonce! Il y a des héros qui se battent pour nous par ces temps difficiles. Viens-leur en aide en utilisant ton don, ton talent. Écris sur leur héroïsme et leur courage. Sème dans le monde des histoires qui motivent les gens à être forts, courageux et positifs. Ainsi, tu défendras la cause du bien et tu seras, toi aussi, une héroïne, à juste titre.

Tout à coup, l’image de sa mamie grésilla tel un hologramme.

– Mamie? s’exclama Minka, essayant de lui prendre la main.

Elle n’y parvint pas; Anita était comme un fantôme.

– Souviens-toi, ma puce, dit sa mamie, qui disparaissait petit à petit. Les auteurs ne sont jamais que des auteurs; les histoires ne sont jamais que des histoires. N’arrête jamais d’écrire. C’est une des seules choses au monde qui crée véritablement de la magie. Je t’aime, ma petite écrivaine...

– Je t’aime aussi, mamie! lança Minka, souriant malgré les larmes qui ruisselaient sur ses joues. La vue de Minka se remplit alors d’un blanc éclatant, et elle aperçut une dernière fois le sourire de sa grand-mère.

Les yeux de Minka s’ouvrirent sur sa chambre; l’iPad était sur sa poitrine. Un instant plus tôt, elle était dans un endroit fantastique avec sa grand-mère. Elle était persuadée que ce n’était qu’un rêve, mais l’émoi causé par la visite d’Anita n’en était pas moins réel pour elle. De plus, on lui avait rappelé quelque chose de très important; quelque chose qu’elle se devait de faire.

Telle une étoile filante, un rayon de lumière éclatant apparut de nulle part et frappa le bureau de Minka. Un stylo métallique et brillant se matérialisa au même endroit, et au-dessus pendait un papillon violet en cristal.

– Je continuerai à écrire, mamie, murmura-t-elle en saisissant le stylo. Après tout, motiver les autres par l’écriture, c’est de la magie en soi.

GAGNANTE (9^e - 10^e années) Beatrice Lew - *Photos de famille*

[Une photo de deux enfants est accrochée au mur, la poussière s’installe petit à petit entre les cadres. Sur le cliché, la fillette sourit à l’objectif, et son frère se tient à côté d’elle, lui faisant un gros câlin. Derrière eux, le père et la mère sont accroupis et les enlacent. 2011. La fillette a 7 ans, le garçon en a 8.]

« Ok, souriez! »

La fillette sourit à l’objectif, puis bat frénétiquement des cils pourchasser les effets du flash. Elle est un peu fatiguée, car elle a été réveillée très tôt ce matin. « C’est bientôt fini? »

Un chœur de rires résonne dans la pièce, et le photographe se tourne à nouveau vers elle. « Promis, une dernière et on aura fini. » Il se dirige vers le décor et fait quelques ajustements avant de retourner à son appareil photo. « Ok, Terra, Harry, pouvez-vous poser derrière eux? Et Seren, mon petit gars, tiens-toi à côté de ta sœur et tu pourrais peut-être lui faire un câlin. »

La famille se met en place. Le garçon passe les bras autour des épaules de sa sœur. Ils sourient, et le photographe fait le décompte.

« Ok, un, deux... »

Seren se penche vers sa sœur pour lui embrasser la joue. Rieuse, elle pousse un cri et essuie sa joue à l’aide de sa main. « Beurk, Seren! »

« ... eeet trois! »

Clic. Flash.

///

[Sur la photo d’à côté figurent trois personnes. La fillette et son frère y fixent l’objectif d’un regard vide, leurs sourires si discrets qu’ils semblent grimacer. Harris se tient derrière eux, et malgré son large sourire, ses yeux sont fatigués; son regard, lui, ne sourit pas. 2012. La fillette a 8 ans, Seren en a 9.]

« Souriez! »

La fillette essaie de sourire pour la photo, mais elle ne parvient qu’à transformer sa moue en un air neutre. À côté d’elle, Seren sourit faiblement, mais ses yeux sont tristes. Le photographe soupire, ajuste la lumière.

« Bon, d’accord... Harris, décale-toi un peu sur la droite s’il te plaît. Merci! »

Harris se décale en silence, se tenant là où il y aurait normalement eu deux adultes. Cette fois, il n’y en a qu’un. La pièce reste silencieuse, jusqu’à ce que le photographe dise :

« Un, deux... »

Promis. L’année prochaine, notre photo sera encore meilleure, s’esclaffa Terra, en fixant la nouvelle photo accrochée au mur. Il faut juste attendre 10 mois de plus!

« ... eeet trois! »

Clic. Flash.

///

[Un peu plus bas, après trois années consécutives de photos au fond gris, il y en a une où figurent enfin quatre personnes. On y voit la fille et Seren assis par terre, tandis que Harris et une autre personne sont penchés derrière. Tout le monde rit. Les yeux de Harris brillent comme s’il venait de raconter la meilleure blague au monde. 2015. La fille a 11 ans, Seren en a 12.]

« Ok, tout le monde sourit! »

La famille sourit et le flash s’allume. Une fois encore, la fille cligne des yeux pour chasser la luminosité. Les lumières sont aveuglantes, mais au moins, ils ont presque fini.

« Bon, une dernière. Seren et Kaya, pouvez-vous vous asseoir par terre? Meeerci! Et Vern, un peu plus sur la gauche? Ok, ok, c’est parti! » Il se déplace dans le décor, vérifiant les lumières avant de se replacer derrière son appareil photo.

Seren change légèrement de place et plisse les yeux en direction de l’objectif. Il donne un petit coup de coude à Kaya, lui murmure à l’oreille et tous deux se mettent à rire. Le rire est contagieux, se dit Seren, alors que Harris et Vern s’esclaffent à leur tour.

« Un, deux... »

Harris et Vern se tiennent la main.

« ... eet trois! »

Clic. Flash.

///

[La dernière photo du mur est la plus grande. La vitre est propre et l’image toute fraîche. Harris et Vern sur le canapé, au-devant, alors que derrière se dressent Kaya et Seren. Seren et Kaya ont les mains sur le canapé, alors que Harris et Vern se tiennent la main et se sourient. 2020. Kaya a 16 ans, Seren en a 17.]

« Souriez! »

Seren imite des pistolets avec ses mains, juste avant le flash. Kaya s’esclaffe, la tête rejetée en arrière. Le photographe soupire, mais sourit.

« Ok, la dernière. Tout le monde dans le cadre, Harris et Vern sur le canapé. Kaya et Seren sur les boîtes... Ouais, c’est bien! » Il examine l’objectif avant de l’ajuster.

Les adolescents s’agitent derrière le canapé, se hissant sur les boîtes placées hors cadre. Vern tient la main de Harris, et Seren se couvre les yeux, plaisantin.

« Beurk! Démonstration d’affection publique! » dit-il, faisant rire toute la famille.

« Un, deux... »

Seren ôte ses mains de ses yeux et adresse un sourire à l’objectif.

« ... trois! »

Clic. Flash.

MENTION HONORABLE (9^e - 10^e années)

Ramona Karimi - *L’angoisse d’une femme*

Le terrain de jeu grouille de vie, de rires et d’allégresse. Un sourire encadré de fossettes illumine mon visage. La date : ma première journée en première année. Serrant mon petit sac à dos contre moi, des papillons dans le ventre, je me suis dirigée vers ma classe. Mon humeur a commencé à s’assombrir, intimidée que j’étais par les corridors spacieux et les plaisanteries qui fusaient. J’ai fini par lever les yeux : en voyant la classe surexcitée autour de moi, mon angoisse a commencé à se dissiper. Peut-être que, pour une fois, je pourrais me faire des amis avec qui jouer. Je commençais à me diriger vers de nouveaux amis potentiels lorsque je me suis arrêtée net. J’avais soudainement le sentiment étrange que j’allais être réprimandée. Tremblant silencieusement, j’ai senti mon anxiété remonter en me faisant dire par mon enseignante : « Couvre-toi ou je devrai te renvoyer à la maison. » *Quoi? Qu’est-ce qui clochait avec ma tenue? Je me sentais confiante ce jour-là.* Je me sentais belle. Je croyais qu’on allait me complimenter au sujet de mon adorable combinaison rose vif, orné de petites pierres. Apparemment, ce n’était pas le cas. Les bretelles spaghetti : voilà ce qui clochait dans mon ensemble. Mes épaules étaient trop dérangeantes pour les garçons de six ans. Les yeux baissés, j’ai honteusement remis mon manteau pour le reste de la journée. Rongée par la culpabilité et couverte de sueur, je n’avais pas encore compris qu’on venait de me sexualiser pour la première fois de ma vie.

Des pantalons longs. Un chandail à manches longues. Une veste en jeans par-dessus le chandail. Et bien sûr, des souliers à lacets. Au moment où je me suis penchée pour les attacher, j’ai senti poser sur moi un regard répugnant, accompagné d’un sifflement aigu et de mots vulgaires que je n’ose pas répéter. J’ai baissé la tête précipitamment, mortifiée, en essayant de ne pas attirer plus d’attention sur moi. Je me suis trouvé des excuses.

J’ai peut-être seulement neuf ans, mais j’ai l’air mature pour mon âge.

Je peux peut-être passer pour treize ans?

Devrais-je le prendre comme un compliment?

Malgré tous mes efforts pour me défaire de mon dégoût, je n’ai toujours pas accepté le fait que je suis régulièrement vue comme un objet, et que les hommes se sentent le droit de siffler sur mon passage ou de m’interpeller chaque fois qu’ils sont intrigués. Après cet incident, j’ai commencé à remarquer la manière dont certains hommes d’âge mûr me fixaient comme si j’étais un morceau de viande, quand j’essayais simplement de traverser la rue. Je vois encore certains de leurs regards prédateurs, qu’ils ne tentaient même pas de camoufler. J’entends encore la satisfaction dans leur voix quand ils se faisaient un devoir de me harceler de commentaires étranges et de m’indiquer clairement que si je ne répondais pas, je représentais, d’une manière ou d’une autre, le problème. Je ne porte plus de souliers à lacets.

Un jour, en revenant de l’école, je me ressassais un article que j’avais lu plus tôt ce matin-là, selon lequel il ne cessait de s’inventer et de s’employer de nouvelles méthodes de traite des personnes. J’étais donc sur mes gardes et hyperconsciente de mon environnement. En traversant la rue, j’ai remarqué qu’un homme allait dans la même direction que moi. Je ne me suis pas inquiétée au début, mais comme je continuais à marcher, je ne pouvais pas me défaire de la sensation que quelque chose n’allait pas. J’ai senti l’adrénaline monter en moi et j’ai commencé à faire des détours et à traverser la rue plusieurs fois en m’éloignant de plus en plus de chez moi. Il était clair que cet homme me suivait. Après dix minutes de poursuite, j’ai refusé de croire à une coïncidence. Je ne voulais pas être la prochaine adolescente disparue qu’on voyait aux nouvelles. Je me suis arrêtée près de quelques personnes et j’ai commencé à fouiller frénétiquement dans mon sac à dos, à la recherche de mes clés. Une fois celles-ci entre mes jointures, je crois que l’homme a compris que je savais ce qu’il voulait et que je ne comptais pas être sa prochaine victime. Or, je sais que les filles n’ont pas toutes la chance de se sortir de telles situations. Je sais que les hommes ne sont pas tous les mêmes. Je sais que les hommes ne sont pas

tous méchants. Je sais que les hommes ne sont pas tous d’horribles violeurs et trafiquants de personnes. Toutefois, je sais que je dois tout de même être prudente en public et essayer activement de me protéger, parce que je ne sais pas lesquels sont dangereux et lesquels ne le sont pas. Tous les commentaires et toutes les microagressions dont j’ai fait l’objet me le disent bien : si quelque chose se produit, c’est moi que l’on blâmera.

« Que portais-tu? »

« Pourquoi n’as-tu pas simplement dit non? »

« C’est dans la nature des garçons. »

« Ne le signale pas! Tu vas ruiner sa réputation. »

Je pense souvent à ce qui aurait pu arriver ce jour-là. Est-ce que j’ai réagi de façon excessive? Je dois me rappeler qu’il est mieux d’en faire trop et d’assurer sa sécurité que de se faire enlever.

Que serait-il arrivé si je n’avais pas croisé d’autres personnes, si j’avais été dans un endroit isolé?

Que serait-il arrivé si je n’avais pas remarqué que j’étais suivie?

Ruminer ces scénarios est terrifiant, mais essentiel pour se préparer aux futurs incidents. Je savais que c’est une situation à laquelle j’allais souvent être confrontée dans ma vie : c’est pourquoi je me suis souvent demandé comment je me sentirais si j’étais un homme.

J’étais assise à mon bureau en avant de la classe, les yeux rivés sur le tableau interactif. On diffusait une vidéo sur les enjeux féminins, la première que je voyais dans un contexte scolaire.

Certains n’y portaient pas attention ou avaient détourné le regard par ennui. Or, pour ma part, cet écran m’avait fait réaliser le besoin criant de changements qui devaient être accomplis pour améliorer l’existence des femmes de demain, mon existence future. En découvrant les problèmes complexes auxquels étaient confrontés différents groupes de femmes, au lieu d’être submergée par un sentiment de désespoir, j’ai plutôt été prise d’un vif désir et d’un espoir de mettre fin à leurs souffrances. Or, j’ai aussi réalisé que lorsque des possibilités de changement apparaissent, les difficultés ne sont jamais bien loin. À la fin de la vidéo, l’enseignant nous a demandé si nous avions des réflexions sur le contenu. En balayant la classe du regard, j’ai été stupéfaite par le manque d’intérêt.

Suis-je la seule à avoir une opinion à ce sujet?

D’habitude, je ne m’exprimais pas, car je ne voulais pas qu’on m’accuse de haïr les hommes ou qu’on me dise que j’étais une grande gueule.

Trop affirmée.

Trop folle.

Trop critique.

Toutefois, en vieillissant, j’avais graduellement cessé de me soucier du jugement des autres. Si je ne pouvais même pas exprimer mon opinion dans mon cours d’anglais, comment allais-je pouvoir affronter la vraie vie? J’ai rassemblé suffisamment de courage et de force mentale pour lever la main, dissipant la tension étrange qui enveloppait la classe. J’ai commencé à parler et, pour une raison quelconque, je n’ai pas été capable de

m’arrêter. On pourrait peut-être appeler ça de la diarrhée verbale, mais c’en était une version positive. J’ai parlé plusieurs minutes, en me creusant les neurones pour relater toutes les fois où j’avais vécu une injustice uniquement parce que j’étais une femme. Ce que j’ai réalisé après avoir levé le silence sur toutes ces anecdotes enfouies, c’est que ce n’était pas si effrayant. Je m’étais sentie isolée et embarrassée, car j’étais la seule à avoir levé la main, mais après m’être calmée, je me sentais très forte. J’avais confiance en mes opinions et en mes commentaires sur le féminisme, fait rare à l’époque puisque jamais personne n’avait essayé de m’écouter auparavant. Si on portait tous un peu plus attention aux problèmes des autres, on pourrait faire en sorte que plus personne n’ait peur d’exprimer ses opinions et ses expériences comme moi-même et comme la majorité des femmes, j’en suis sûre, avons eu peur de faire pendant trop longtemps.

On ne peut plus laisser les femmes avoir peur.

GAGNANTE (11^e - 12^e années)

Blaze Cucksey - *L'ultime mascarade*

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

L'odeur douceâtre des lilas et du miel t'entraîne vers la fête. Les couleurs tourbillonnantes et l'écho des rires t'attirent toujours plus près. Tu commences bientôt à te fondre à la foule, et tes soucis s'effacent peu à peu. Si un étranger regardait cette magnifique pantomime — une mise en scène diraient certains —, il serait incapable de te distinguer des autres.

Pendant un instant, tu te perds dans la frénésie du moment, mais le front passe. Tu es poussée hors de cet amas de corps, de ces gens qui sont apparemment enchevêtrés les uns aux autres.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Tu es toute seule.

Regardant la fête devant toi, il te semble que tous les visages masqués se moquent de toi, avec leur sourire peint et concupiscent. Ils dansent avec malveillance. Leur seule présence fait pression sur toi, mais tu amasses suffisamment de courage pour plonger dans la foule. Quelqu'un te donne un coup de coude dans les côtes, un autre te pile sur le pied. Tu tombes en plein milieu de cette masse de gens qui te dévisagent désormais.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

La musique swing autrefois enjouée qui emplissait l'air avec sa mélodie captivante tourne dans le gramophone, et chaque mesure se fond dans une version ensorcelante, lancinante et tordue d'elle-même. Ton sang se glace dans tes veines, et ton masque commence à s'écailler. Des morceaux tombent sur le sol. Tu agrippes ton visage peint pour que personne n'aperçoive la véritable toi, cachée en dessous. Cela serait socialement inacceptable. Ressaisis-toi, ressaisis-toi maintenant! Ta voix intérieure retentit, ou serait-ce la foule qui te crie dessus?

Ton regard croise celui d'un inconnu près de toi, et tu l'invites précipitamment à danser.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Le troupeau t'a acceptée de nouveau, et tu planes sur ce soulagement mêlé de peur. Ne trébuche pas, car ils le remarqueront. Tu regardes tes pieds pour t'assurer qu'ils ne te trahissent pas, ce qui te fait plier l'échine. En levant les yeux, tu vois que ton partenaire t'a abandonnée.

C'est de ta faute. Tu ne t'es pas comportée de façon appropriée. Alors, quand un nouveau personnage masqué s'approche, tu fais en sorte de gérer ton temps intelligemment.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

La personne te jette un regard et se tourne presque immédiatement vers quelqu'un d'autre. Embarrassée, tu accours vers le miroir tout près. Sur le reflet devant toi, les fissures qui sillonnent ton « visage » deviennent de plus en plus profondes. Tu attrapes donc du ruban adhésif, du fard et un verre qu'on te tend, puis retournes affronter la foule.

Les heures filent. Tu passes d'une personne à l'autre, à moitié réveillée et à moitié délirante. Tu demandes à tes partenaires d'arrêter, tu leur dis non. Ce cycle de soi-disant plaisir est trop pour toi.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

La nuit devient jour, et certains se sont éclipsés. Tu demandes ce qui leur est arrivé, et tes nouveaux amis te répondent qu'eux, c'étaient des faibles. Ils rient, tu ris, mais de quoi?

Ces gens n'étaient pas faibles : ils avaient peur et ils avaient mal. On réussit à se cacher pendant quelque temps, jusqu'à ce que le rêve se transforme en cauchemar; que les amis deviennent des monstres et que l'espoir devienne une mince corde à laquelle on s'agrippe. Même ton reflet ne peut pas te sauver, parce qu'il est désormais impossible de reconnaître ce qui se cache derrière cette mince couche de verre.

Mais cela ne t'arrivera pas. Tu es forte... pas comme eux.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Soudain, quelqu'un pousse un cri. Les hurlements retentissent dans cette maison des miroirs, rebondissant de mur en mur, de personne à personne.

Des têtes se tournent, et tu remarques une figure immaculée et magnifiquement vêtue de dentelle assise sur le sol. Tu ne peux voir son « visage », mais elle ne peut faire partie des faibles. Elle est trop belle, trop raffinée. Au début de la fête, elle était si élégante et pleine de potentiel. Elle doit faire semblant. La musique s'évanouit. Soulagée que l'attention ne soit pas sur toi, tu fixes à l'instar des autres cette déception.

La personne se relève et passe près de toi. Pendant un court instant, tu la vois.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Pendant que tu passes d'un partenaire à l'autre, tu ne peux t'empêcher de penser à son visage, à son VÉRITABLE visage. Tu as vu ses larmes, ses taches de rousseur et ses dents. De si merveilleuses dents! Ce n'était pas une créature masquée, parée de brillants et de pierres précieuses et vêtue de soie fine provenant des plus prestigieuses importations, mais une femme.

Où est-elle passée? Tu dis aux autres que tu as besoin d'un verre et tu t'approches de la porte d'entrée. En regardant à l'extérieur, tu peux l'apercevoir avec les autres, ceux qui sont partis et qui ne se sont pas volatilisés. Ils t'appellent. Mais avant que tu puisses bien voir leurs visages, quelqu'un te tape sur l'épaule.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Après tant de temps passé à la fête, tu croyais en connaître la ligne de conduite, les préférences, les règles. Apparemment, tu n'as pas le droit de regarder à l'extérieur. Le reste du monde est hors d'accès. On dit que si tu quittes la fête, tu ne retrouveras jamais ton chemin.

Est-ce que c'est ça, le bonheur? Pourquoi cette danse ne peut-elle jamais changer? Pourquoi la foule ne bouge-t-elle jamais? Personne ne te demande comment tu vas. Personne n'essaie de te connaître. Tout ce que les gens veulent, c'est danser, rire en levant le menton bien haut et faire comme s'il n'y avait que ça dans la vie. Mais est-ce réellement le cas?

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

La pièce devient de plus en plus froide, et les masques commencent à... fondre. Les faux visages et les sourires hypocrites se liquéfient, semblables à des peintures à l'huile abstraites qui grésillent et brûlent la chair que tu n'auras jamais pu voir.

S'étreignant, les danseurs poussent des hurlements; des morceaux de chair tombent sur le sol, inondant la salle et coulant sur tes pieds. Ils gémissent, crient et se lacèrent le visage. Quelqu'un pousse un cri. Tu regardes autour de toi et tu vois seulement un amas de corps fondus, de visions déformées. La pièce se réchauffe, et tu commences à sentir la chaleur toi aussi.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Tu essaies d'arracher ton masque, mais tes lèvres sont collées au plastique. Tu as beau tirer et tirer : ce sont tes sourcils qui s'arrachent, puis tes cils et enfin, des mèches de tes cheveux. Il est futile d'essayer de te sauver. La peinture épaisse coule dans ta gorge. Tu essaies de crier, mais on n'entend que des gargouillis mêlés aux sanglots des autres. Tes mains commencent à coller à ton corps. Tout ce que tu peux faire, c'est de te serrer dans tes bras tandis que le corps que tu as négligé fond avec le reste de tout ce que tu n'as jamais été.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même et recommencez.

Recommencez. Recommencez. Recommencez.

Tout n'était qu'un enchaînement de corps dansant au son de contes de fées et de mensonges. Cette fable enferme les gens dans une illusion, bâtie d'idées préconçues et de surstimulation.

Cette vie est trop réglée au quart de tour pour laisser quiconque être unique, ainsi, les gens commencent à se fondre ensemble. Les excentriques sont anéantis et isolés, à moins... à moins qu'ils ne s'acceptent comme ils sont.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même, mais ne recommencez pas.

Tu t'éveilles dans l'odeur des lilas et du miel. Une lueur subtile et merveilleusement chaude entoure ton corps. Les personnages masqués dansent toujours, mais quelque chose a changé.

Serait-ce l'air? Le bruit? L'atmosphère? Non, c'est toi qui as changé. Tu vois enfin les danseurs masqués comme les marionnettes qu'ils ont toujours été. Les ficelles auxquelles ils sont accrochés brillent au soleil, et ils tournent tous exactement au même moment. Ils sont en paix avec leur ignorance. Pour le moment du moins.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même, mais ne recommencez pas.

Tu te lèves et te diriges vers la porte. Les personnages cessent de danser et te fixent pour une dernière fois, convaincus de ta faiblesse, puis oublient ton existence même. Ils n'ont jamais fait attention à toi de toute façon.

Avant de franchir le seuil de cette envoûtante prison, tu aperçois ton reflet dans le miroir.

Tu lèves lentement les mains et touches le plastique de ton masque. Tu passes tes doigts sur les lèvres rouges parfaitement dessinées, le fin nez sculpté, les joues roses et lisses et les sourcils arqués. Un frisson de peur te saisit, et un petit halètement s'échappe de ta propre bouche imparfaite. Es-tu prête à retirer ton masque?

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même, mais ne recommencez pas.

Les mains de chaque côté du masque, tu agrippes le simple morceau de plastique et le soulèves. Une exclamation de surprise collective retentit. Tout le monde te dévisage. Les visages de plastique expriment une rage que tu n'as jamais vue, et cette vision saisissante te fait échapper maladroitement ton masque. Celui-ci tombe sur le sol et se fracasse en mille morceaux tandis que tu fixes la personne devant toi, stupéfaite.

Devant toi, de véritables yeux qui clignent, un nez qui se fronce, une bouche qui bouge et des dents qui peuvent sourire! Tu es réelle, et ce nouveau chapitre de ta vie sera plus authentique et sincère, comme ton sourire.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même, mais ne recommencez pas.

Par-delà le seuil et l'escalier de marbre, tu cours à la rencontre des dizaines de personnes qui ont osé quitter la fête. Elles t'étreignent et te posent des questions sur qui tu es : ton nom, ta famille et tes amis, et même tes passe-temps favoris... D'aussi loin que tu puisses te souvenir, tu as seulement fait la révérence, tourné sur toi-même et dansé au pas des autres. C'est tout ce qui a existé jusqu'à maintenant.

Les autres t'entraînent en avant et te guident vers ton nouveau sanctuaire de vérité, vers le temple de l'individualité et la chance de t'accepter telle que tu es.

Saluez votre partenaire, faites une révérence, tournez sur vous-même, mais ne recommencez pas.

Tu as quitté la maison des miroirs et des reflets. Avec un peu de chance, tu donneras l'exemple dans la danse qu'est la vie, et quelqu'un d'autre suivra dans tes traces, laissant derrière un monde qui n'est ultimement qu'une mascarade.

MENTION HONORABLE (11^e - 12^e années) Oyinloluwa Aderibigbe - *L'album-souvenir*

Les briques marron étaient si ternes à côté du bardage aux couleurs vives des maisons là d'où nous venions. L'apparence intimidante et l'éclairage agressif du bâtiment dissimulaient sa raison d'être : une oasis pour se recentrer une semaine ou deux, des soirées dans des draps doux et blancs, et des matins ponctués par l'odeur du bacon et du café — une semaine de paix et de solitude avant de revenir au chaos de la vie quotidienne.

C'était un hôtel.

La semaine précédente, j'avais serré ma meilleure amie Catherine J. dans mes bras sur le terrain de jeu. Je m'en allais. J'étais déjà allée ailleurs, dans des endroits où il faisait chaud et horriblement humide. Des endroits avec des voitures jaunes égratignées et des bâtiments en béton s'élevant vers le ciel, d'autres avec des arbres étranges et des plats parfumés, comme rien que je n'avais vu à Terre-Neuve.

Mais cette fois-ci, j'avais reçu un livret mauve.

« *Tu vas nous manquer, Oyin!* », indiquait la couverture en lettres noires. À l'intérieur, des notes de mes camarades, racontant des interactions sur le terrain de jeu et des moments partagés durant la collation.

D'autres enfants avaient fait des dessins de nous ensemble, des bonhommes allumettes aux cheveux rares, se tenant par la main.

J'ai mis le livret de côté. J'étais déjà partie avant et je reviendrais probablement. Je n'avais pas de raison de m'en faire. En outre, des parties de jeu du mouchoir et des pattes d'ours m'attendaient.

Dans mon album de famille, il y a une photo du 37^e anniversaire de ma mère. J'ai trois ans et je porte un de mes chandails préférés, rose avec un petit cœur rouge dans le coin droit. De petites tresses encadrent mon visage et j'ai le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Mes sœurs, mon père et ma mère sont éparpillés sur la photo. Les bougies sur le gâteau d'anniversaire de ma mère sont blanches avec des rayures rouges, comme celles de chez Sobey's (nous les avons probablement achetées chez Foodland, son cousin des Maritimes.)

Bien que ce moment existe en photo, j'aime croire que je peux m'en souvenir : le regard vagabond de ma petite sœur encore bébé, de la bave coulant sur sa joue; les cris joyeux de ma sœur aînée en voyant mon père attraper le couteau pour couper le gâteau; le rendez-vous galant entre mes doigts et la robe de glaçage du gâteau, interrompu par le regard vigilant de ma mère.

Et les boîtes.

Abîmées, elles étaient empilées en tours chancelantes de part et d'autre de la table en verre, penchant dangereusement vers l'extérieur du cadre. Nous avons célébré cet anniversaire différemment, en remplissant des boîtes au lieu d'en ouvrir. À l'intérieur, des assiettes, des tasses, de la vaisselle. Mes poupées, mes jouets et mes livres — mes livres d'histoires, mes cahiers à colorier et mes albums-souvenirs.

Lorsque les Legos ont perdu leur attrait et que la télévision s'est transformée en bruit de fond monocorde,

les albums-souvenirs ont pris vie. Ici, les visages bronzés de mes parents rayonnaient, coiffés de leurs afros texturés. Des inconnus aux chandails arborant « NYSC »* balançaient des lunettes à fonds de bouteille sur leur nez. Les cheveux de ma grand-mère, recouverts d'un foulard; les cheveux de ma tante, défrisés. J'avais seulement vu mon grand-père dans les pages de cet album.

Mais certains souvenirs ne pouvaient pas être contenus dans un album, comme le feuillage vert qui bordait l'autoroute déserte menant à l'aéroport, les yeux larmoyants de ma tante Golda, une amie proche de ma famille sur l'île, ou la distance qui grandissait entre nous, alors que nous nous dirigeons vers le comptoir d'enregistrement.

Je connaissais déjà le mot « avion ». J'étais déjà *partie* avant. Pendant que ma famille essayait de s'éloigner de la file grouillante de passagers à côté de nous, ma petite sœur a éclaté en sanglots. J'ai ressenti un sentiment prononcé de dégoût quand plusieurs visages se sont tournés vers nous. Le malaise a augmenté quand nous nous sommes envolés.

Je me retrouvais maintenant dans cet hôtel étrange, aux couloirs jonchés de meubles dépareillés et sans lobby où courent les enfants. Non, les gens de mon âge, c'était ailleurs que je les rencontrais : dans le bâtiment trapu et coloré où j'avais commencé à passer mes journées. Mais ces enfants étaient différents : les voyelles et les consonnes roulaient sur leur langue d'une curieuse manière.

Je m'ennuyais de faire des tours de vélo sur le plancher de béton du sous-sol à demi fini de ma tante.

Je m'ennuyais de passer mes doigts dans les buissons colorés qui ornaient le côté de notre maison.

Je m'ennuyais du goût du chocolat chaud sur ma langue, les soirs après une tempête de neige.

J'étais prête à retourner à la maison.

« *Nous vivons ici maintenant.* »

Les mots m'ont frappée en sortant de sa bouche, un après l'autre.

Vivre.

Un autre mot que je comprenais, un mot qui martelait l'idée de permanence. Les événements récents se sont assemblés sous mes yeux comme les morceaux d'un casse-tête.

Je ne retournerais pas à Terre-Neuve.

J'ai finalement compris les larmes de tante Golda à l'aéroport et sa puissante étreinte avant que nous partions.

Je ne retournerais pas à Terre-Neuve.

J'ai finalement compris les amoncellements de boîtes qui ont disparu avant notre départ.

Je ne retournerais pas à Terre-Neuve.

J'ai finalement compris pourquoi nous étions toujours à l'hôtel malgré les changements de saisons.

Je ne retournerais pas à Terre-Neuve.

J'ai finalement compris pourquoi on m'avait donné le livret mauve.

Ce livret était lui aussi un album-souvenir, servant à préserver mon passé au moment où j'embarquais vers mon avenir. Une valise mauve qui contenait tout ce que je connaissais.

La douleur que j'ai ressentie à ce moment précis — sachant que je ne reverrai pas ma prémaman bien-aimée, mes amis et les gens que je considérais comme des membres de ma famille — était vive, m'inspirant des sentiments que je ne savais exprimer à cet âge. Pourtant, je ressentais clairement le sentiment de perte, de séparation et de douleur.

Fini les journées d'hiver à faire de la motoneige. Fini les excursions printanières au ruisseau. Fini les plages rocailleuses et les grandes étendues herbeuses. Les montagnes qui se découpaient dans le ciel bleu de notre ville étaient devenues des toits de banlieue. Plus de couchers de soleil passés sur la balançoire de bois à l'extérieur de la maison de ma tante. Ces moments n'étaient que des souvenirs lointains. Ma vie à Terre-Neuve était devenue un arrière-goût persistant dans ma bouche.

J'ai perdu l'album-souvenir quelques années plus tard.

Mais les souvenirs? Ils se sont multipliés à mesure que l'hôtel est devenu ma maison et que le petit bâtiment coloré est devenu mon école. Je me suis fait de nouveaux amis, des enfants de mon école qui dessinaient des personnages aux membres plus dodus. Mes mots ont commencé à sonner comme les leurs, ma voix se fondait désormais dans la foule. Et, à mesure que je vieillissais, il est devenu plus important pour moi d'être la première aux balançoires, d'attraper le tracteur dans le bac à sable à la récréation, de gagner les concours d'épellation, d'attirer l'attention d'un gars, d'être acceptée à l'université...

Mais lorsque je goûte les grains de sel saupoudrés sur un biscuit soda, que je vois la marée se retirer au crépuscule, que j'entends le crépitement d'un feu de camp ou que je vois des traces de skis dans la neige – les souvenirs reviennent, les plus vieux comme les nouveaux, ceux qui vont au-delà de l'album-souvenir.

*National Youth Service Corps (NYSC), un programme à l'intention des diplômés universitaires mis en place par le gouvernement du Nigéria pour aider le pays.

MENTION HONORABLE (11^e - 12^e années) Lauren Macris - *Une visite à l'épicerie en temps de pandémie*

Tout d'un coup, le monde a cessé de tourner. Désormais, du ruban de sécurité entoure les structures de jeu, des panneaux « fermés » décoorent les rues, et les élèves ferment leur sac à dos pour la dernière fois. La panique flotte dans l'air comme le brouillard sur la mer et le désespoir noircit le ciel. J'ai l'impression que tout change pour le pire, jusqu'à ce qu'une brève visite à l'épicerie me donne lieu de croire que quelque chose de positif est en train d'émerger des ténèbres. Je suis témoin de l'étincelle d'humanité qui jaillit quand les gens font passer les autres avant eux, travaillent pour se protéger les uns les autres et sont solidaires.

Cette soudaine révélation me vient alors que je prends place dans la longue file qui ondule devant l'entrée principale. Je ressens immédiatement le sentiment d'altruisme qui flotte dans l'air. Des barricades noires nous conduisent vers l'avant, comme le bétail dans un enclos. Personne ne se plaint, personne ne sort du rang. Je reproduis les mouvements de la personne devant moi, synchronisant soigneusement mes pas avec les siens. Ses espadrilles usées traînent sur le ciment du trottoir semblable à du papier sablé. La peur de nous contaminer les uns les autres alourdit nos pas et nous empêche de nous précipiter à l'intérieur du magasin. Nous attendons sous le soleil brûlant, malgré la sueur qui dégouline dans nos dos et la rougeur que prennent nos nez, car nous savons que c'est ce qu'il faut faire. L'odeur de crème solaire et d'alcool à friction flotte jusqu'à mes narines, étrange mélange de souvenirs estivaux de baignade à la piscine et de rires entre amis et de relents de salles d'attente d'hôpital et de visites chez le médecin. C'est un rappel doux-amer du passé et du présent.

Les portes coulissantes automatiques s'ouvrent et se referment pour accueillir sur le champ de bataille le prochain soldat qui se sacrifie pour que les siens aient à manger. Les panneaux de verre claquent ensemble, applaudissant nos efforts et nous rappelant de rester forts. Je scrute le mur de briques à ma gauche, recouvert d'affiches délavées collées à la hâte. Elles portent toutes les mêmes avertissements, instillant la peur dans nos veines. Mais une d'elles fait exception. En plein centre, une pancarte dessinée à la main représente des infirmières, des médecins et des caissiers se tenant par la main. Tout l'arc-en-ciel des couleurs de crayons y est passé, et le résultat évoque la gratitude des gens ici. Tout le monde, y compris les plus jeunes, fait sa part. Les portes s'ouvrent à nouveau, laissant passer une femme mince maniant deux paniers d'épicerie. Elle en pousse un devant elle et tire l'autre derrière elle, s'étirant comme un vieil élastique fatigué. Je regarde sa silhouette frêle se diriger dans le stationnement, vers une voiture dans laquelle est assis un couple de personnes âgées. Elle tapote le coffre, puis commence à y transférer le contenu d'un des paniers. L'accordéon de métal et de chair vient de sauver le couple de la bête invisible à l'extérieur, en se mettant elle-même en danger pour venir en aide à des inconnus. C'est maintenant à mon tour d'entrer. Les portes rouillées s'ouvrent avec un grincement et m'avalent d'un seul coup.

Personne ne parle, et tout de nos sourires est caché par les masques sauf pour le plissement des yeux. Malgré tout, la communication règne entre nous, plus forte que les mots ou expressions : la volonté unanime de se protéger les uns les autres. La scène n'est pas le champ de bataille ravagé que j'imaginai, mais plutôt une démonstration fascinante de solidarité. Les néons brillent plus forts que jamais, illuminant les efforts d'une communauté qui refuse d'être abattue. Les employés agissent comme des videurs, vérifiant les masques plutôt que les pièces d'identité. Ils se tiennent comme des statues, leurs mains gantées s'agrippant à des bouteilles presque vides de désinfectant. Les paniers d'épicerie qui s'entrechoquent retentissent bruyamment tandis qu'on pousse un chariot dans ma direction. L'odeur pénétrante de l'alcool que l'on a appliqué sur la poignée envahit mes narines. Les gens s'écartent sur mon passage comme si mon panier était Moïse et que Dieu séparait la mer Rouge. Les clients et les employés ont un accord tacite selon lequel ils doivent rester éloignés. Nous vivons tous au rythme du virus.

Personne n'ose se rapprocher. Nous circulons les uns autour des autres comme des mimes enfermés dans des boîtes invisibles et reproduisons tous la même chorégraphie : si quelqu'un fait deux pas en avant, l'autre personne fait deux pas en arrière. C'est un rythme que nous comprenons tous. La musique est produite par les paniers qui frappent le sol, par le fourmillement silencieux des clients et par le cliquetis des boutons des caisses enregistreuses. C'est une mélodie magnifique. Clients et employés, nous sommes tous unis par le désir commun de se protéger les uns les autres.

Bien que je sois entourée d'affiches indiquant de « garder deux mètres de distance » et que du ruban jaune me sépare des autres, je me sens un lien avec les clients qui m'entourent comme jamais auparavant. Séparés, mais unis. Je serpente dans les allées, en suivant les flèches au sol. Les tablettes sont vides, et leur surface est recouverte de poussière, tout comme les souvenirs enfouis de réunions de famille et de soupers entre amis. J'aperçois des amis que je ne peux serrer dans mes bras, des silhouettes au loin qui se détachent face à l'ombre jetée par la pandémie. Nous nous saluons de la main et nous réconfortons mutuellement de notre présence, réalisant enfin l'importance du contact humain. J'approche mon panier de la caisse, en posant soigneusement mes pieds sur les empreintes de pas rouges collées au plancher. Deux mètres derrière moi, il y a une autre paire de pas rouge, suivie d'une autre paire deux mètres plus loin. C'est un motif dont nous faisons tous partie, un motif qui nous unit.

Je quitte l'épicerie en passant par les portes coulissantes qui, une fois de plus, claquent l'une contre l'autre pour applaudir ma bravoure. Je passe devant les employés qui aspergent des mains de désinfectant et les clients qui sont menés à l'intérieur un par un. Mais, par-dessus tout, je remarque l'affiche dessinée au crayon qui pend sur le mur de briques et qui me rappelle le sentiment d'appartenance et de résilience qui a émergé de la pandémie.

Legislative
Assembly
of Ontario



Assemblée
législative
de l'Ontario